

**Yves de JONGHE d'ARDOYE,**  
Bourgmestre,  
Député bruxellois

**Marinette DE CLOEDT,**  
Échevin de la Culture,

**Paul VAN GOSSUM,**  
Échevin de l'Information et des  
Relations avec le Citoyen

**et les membres du  
Collège échevinal**

vous proposent  
une promenade:

# À la découverte de l'histoire d'Ixelles (7)



Porte de Namur

L'intitulé de cette promenade, un peu trompeur sans être mensonger, évoque deux constructions anciennes mais aujourd'hui disparues. Elles ont durablement frappé les imaginations puisque le quartier en a conservé le nom. Il n'en va pas pas de même des autres portes qui jalonnaient la seconde enceinte de la Ville. Pour le lecteur d'âge posé, la Porte de Namur est encore synonyme d'animation commerciale, de luxe, de fête et de vie nocturne. Boutiques, grands magasins réputés, cafés, théâtres et cinémas contribuèrent longtemps à entretenir, à l'échelle bruxelloise, cette effervescence relevée d'esprit que les Parisiens nomment l'esprit boulevardier. Le présent fascicule mènera le lecteur-promeneur plus loin, au long des rues qui bordent le côté droit de la chaussée d'Ixelles.

## 1 La Porte de Namur

Si ce grand carrefour n'est plus, de nos jours, contrôlé par aucune porte, ses alentours connurent en réalité deux authentiques points de passage fortifiés, appelés portes du Coudenberg, du nom du plateau formé par les actuelles places Royale et des Palais. Les ducs de Brabant avaient installé là leur résidence vers 1200. Elle fut détruite par un incendie en 1731.

La porte la plus proche d'Ixelles, dite nouvelle porte du Coudenberg, se trouvait à hauteur de l'axe de l'avenue de la Toison d'Or et la

seconde, plus bas en direction de la Ville, au carrefour des actuelles rues de Namur et Brederode. Toutes deux, édifiées l'une au XIII<sup>e</sup> siècle, l'autre au XIV<sup>e</sup> siècle, faisaient partie de la seconde enceinte de Bruxelles. La plus ancienne consistait en deux tours jumelles, la plus récente se dressait d'un bloc, massive et carrée. Entre les deux s'était développé un quartier dit "*d'entre deux portes*", aux abords du sommet de la rue de Namur.

*L'ancienne Porte de Namur: dessin anonyme d'après Paul Vitzhumb (1751-1838), dessinateur et musicien (coll. M.H.)*



Ces deux ouvrages militaires tinrent effectivement un rôle défensif. Le 16 septembre 1581 par exemple, les Ixellois se réfugièrent derrière les remparts alors que les troupes d'Alexandre Farnèse, lors des guerres de religion, ravageaient le village d'Ixelles-le Vicomte.

Suite aux campagnes répétées de Louis XIV dans nos régions - Bruxelles fut particulièrement menacée entre 1668 et 1695- le comte de Monterey, gouverneur des Pays-Bas fit renforcer les fortifications de la seconde porte par un bastion à la Vauban qui s'étendait jusqu'à l'intersection des chaussées de Wavre et d'Ixelles. Le toponyme du square du Bastion rappelle la présence de cette avancée dont des vues aériennes anciennes confirment l'existence. Monterey, qui s'attacha à définir un plan de défense concerté de la Ville, fit aussi élever, en



*Porte de Namur: perspective des boulevards vers le nord (coll. M.H.)*

avant de la Porte de Hal, sur les hauteurs de Saint-Gilles, une citadelle à quatre bastions qu'on désigne encore sous le nom de "Fort Monterey".

Au XVIIIe siècle, les deux portes de Namur avaient perdu leur fonction défensive en raison des progrès de l'artillerie et des imperfections de leur conception. La seconde porte devint bâtiment d'octroi. Entre-temps, ces constructions s'étaient dégradées et la plus ancienne fut jetée bas en 1754. Sa cadette, que l'empereur Joseph II tenait pour un obstacle à l'ex-

pansion urbaine, avec ses remparts désormais inutiles, fut mise en vente et finalement démolie en 1785. L'explosion des mines n'émut que les riverains en vie sans troubler le repos des défunts inhumés dans le cimetière voisin. Sa démolition suscita, comme c'était prévisible, l'urbanisation rapide du haut d'Ixelles. Corneille Joseph Francart, dont une rue du quartier évoque le souvenir, put alors faire lotir les terrains avoisinants dont il s'était porté acquéreur avec clairvoyance. Un nommé Bernard de Neyer procéda de

même entre les futures avenue de la Toison d'Or et rue de Stassart. Vers 1812, les abords de la porte disparue étaient entièrement bâtis. En revanche, le site des actuels boulevards de petite ceinture offrait un aspect ruiné et désolant. Il y fut remédié en 1823 quand on y traça de larges artères, l'une dédiée à la victoire alliée de Waterloo en 1815, l'autre célébrant l'ordre de la Toison d'Or à partir de 1851. Des pavillons d'octrois dus à l'architecte Auguste Payen (1801-1877), qui flanquaient une grille, furent construits en 1836 et déplacés en 1861 à l'entrée du Bois de la Cambre où ils sont toujours visibles aujourd'hui.

Le bastion, lui, n'avait pas été miné. L'occupant autrichien, de retour après la Révolution brabançonne, commanda à l'architecte Montoyer un

plan de transformation de l'ouvrage en école militaire mais le projet n'aboutit pas, sinon plus tard, en 1834, dans le bas de la rue de Namur. On poursuivit les travaux entamés au bastion à partir de 1829, sous l'impulsion d'un réfugié italien, Pietro Gaggia, désireux d'y ouvrir un établissement d'enseignement général. Cette institution privée, d'excellente réputation, ferma ses portes en 1847 mais après un lustre d'occupation manufacturière, les bâtiments retrouvèrent leur vocation d'enseignement sous l'égide du sieur Désiré Vallée. Enfin, en 1867, après travaux de restauration, d'appropriation et de décoration, les lieux connurent leur affectation définitive à l'initiative d'un dénommé Gil Naza. Ce point sera développé plus loin.

La chaussée d'Ixelles, appelée parfois chaussée de Namur, fut

empierrée dès 1459. En 1554, on la prolongea par la chaussée de Vleurgat, complétée ultérieurement par la partie ucloise de la route de Waterloo. L'ensemble constitua la "chaussée wallonne". Précisons que la partie inférieure de la chaussée de Waterloo, de la Porte de Hal à Vleurgat ne fut percée comme telle que sous le régime autrichien. La chaussée de Wavre porta successivement les noms de chaussée d'Etterbeek puis de Tervueren. Ses premiers tronçons n'étaient guère jalonnés que de guinguettes et de relais: "le Petit Lattis", "la Rose Blanche", "le Mayeur"... Les marchands venus vendre leurs produits en ville y dételaient ânes ou chevaux afin d'acquitter à l'octroi une taxe inférieure à celle exigible pour un véhicule attelé. Le trajet se poursuivait jusqu'aux marchés à la force des bras.

L'aménagement de la Porte de Namur en place publique fut décidé en 1861, de façon à ponctuer à cet endroit les boulevards extérieurs tracés par Jean-Baptiste Vifquain en 1819. En 1866, une fontaine monumentale fut érigée en son centre en l'honneur de Charles de Brouckère (1795-1860), bourgmestre de Bruxelles de 1848 à 1860, membre du Congrès national, député et ministre. L'architecte Henri Beyaert (1823-1894) en avait établi le plan; les sculpteurs Edouard Fiers (1826-1894) et Louis Dunion (1827-1888) avait représenté, outre le dédicataire, face tournée vers la Ville et surmonté d'enfants couronnés de fleurs, Neptune et Amphitrite menant un attelage de dauphins au milieu d'une vasque double. Démonté en 1955, en même temps que l'on supprimait les plantations de l'avenue de la Toison d'Or, ce



*La fontaine de Brouckère; derrière elle, le Café de l'Horloge (coll. M.H.).*

monument a trouvé place en 1977 au square Palfyn, non loin du Heysel.

À partir de 1875, le quartier ainsi réaménagé présenta une physiologie presque inchangée jusque vers 1960 et gagna progressivement un cachet particulier marqué par un luxe discret et le souci du divertissement de qualité. L'ouverture du Théâtre Molière nous paraît constituer une étape essentielle de cet essor. L'acteur français David Chapoulade, Gil Naza à la scène, s'installa en 1857 dans une salle de fêtes située à hauteur

de l'actuel n° 39 de la chaussée d'Ixelles, connue sous le nom de "salle Malibrans". En sous-sol, un éphémère "Théâtre des Phalènes" accueillit, en 1899 au moins, de joyeuses revues. En gestionnaire avisé, Naza privilégia les succès confirmés au



*La façade du Théâtre Molière, du côté gauche de la rue du Bastion (coll. M.H.).*

détriment de créations hasardeuses, à l'exception de "l'Africaine à Ixelles", spectacle excentrique pour l'époque mais dont le titre peut être qualifié de nos jours de prémonitoire... Le bâtiment disparut lors de l'installation des grands magasins "l'Innovation" peu après 1900.

En 1867, Naza fonda officiellement le Théâtre Molière et l'établit dans les locaux occupés précédemment par Gaggia et Vallée. À l'instar du fondateur, ses successeurs, parmi lesquels Frédéric Munié, Charles Schauten et Georges Jamin, élaborèrent des saisons toujours éclectiques, sans dédaigner aucun genre: outre le répertoire classique, pièces policières, mélodrames, revues, opérettes et même des comédies bruxelloises s'y succédaient à la satisfaction d'un public féru de divertissement de bon aloi. Nombre de

comédiens célèbres s'y produisirent, comme Sarah Bernhardt, Réjane, Cécile Sorel, Mary Marquet ainsi que maints artistes belges dont Anne-Marie Ferrières, Jacqueline Bir, Gustave Libeau, Christian Barbier, André Bernier...

Hélas, à l'époque de la direction courageuse de Georges Jamin (1906-1970), assisté de son épouse Nelly Beguin, la gestion du Molière devint, à partir de 1963, de plus en plus difficile, malgré le soutien du bourgmestre Charles Janssens. Sa fréquentation baissa dramatiquement, malgré des affiches de qualité, en raison d'incessants travaux aux alentours. Ce désagrément, le réaménagement urbanistique contestable du quartier et l'offre croissante de loisirs nouveaux dissuadèrent peu à peu le public de se presser dans la vénérable salle à l'italienne.

Le cinéma apparut à la Porte de Namur à l'occasion de l'ouverture, avant 1914, du Théâtre Gaumont, contemporain du Trocadéro de l'avenue de la Toison d'Or (futur Acropole), bientôt suivis du Queen's Hall (plus tard, Pathé Empire). Maints cabarets accueillirent les amateurs de plaisirs nocturnes, dont les renommés Bœuf sur le Toit, à



*Jean Omer (1916-), saxophoniste et chef d'orchestre, infatigable animateur du «Bœuf sur le Toit» (coll. M.H.)*

l'entrée de la rue du Bastion, le Grand Siècle, à l'angle de l'avenue Marnix ou le Pol's Jazz Club, rue de Stassart. Le côté droit

de la rue du Bastion subsiste sous la forme d'un bâtiment dont les étages supérieurs sont restés caractéristiques. Il abrita notamment une compagnie d'assurances, la Belgique Prévoyante et un restaurant réputé, l'Elite, avant de céder en dernier lieu à la vogue de la restauration rapide. Tavernes et restaurants, tels le Café de l'Horloge, les Caves de Maestricht, le Café de la Paix ou l'Old Tom, bruissaient des conversations animées qu'y tenaient figures connues, mondains et anonymes en goguette. Camille Lemonnier, Emile Verhaeren, Edmond Picard venu en voisin de son hôtel de l'avenue de la Toison d'Or, Jules Destrée ou Henri de Toulouse-Lautrec fréquentèrent ces lieux comme d'ailleurs la plupart des acteurs, fantaisistes et célébrités de passage à Bruxelles. Du reste, plusieurs hôtels offraient le gîte

aux fêtards guettés par la fatigue. "Les Deux Clés" et le "Concordia XL" ne se rangeaient assurément pas dans la catégorie des maisons propices aux étreintes rapides, également présentes dans le quartier. À l'angle des rues de l'Esplanade et du Champ de Mars, la taverne à l'enseigne de ce dernier nom se recommandait pour son ambiance chaleureuse à l'abri de somptueux vitraux. Sa grande salle servit en 1968 de décor à certaines séquences du film "La bande à Bonnot" avec Jacques Brel. Cet établissement a fermé ses portes en 1973. La lec-

ture de "la Maison des Veilles", roman policier de Stanislas-André Steeman, déjà apparu dans le premier et le deuxième de nos fascicules, donne un aperçu de la vie à la Porte de Namur, dans l'entre-deux-guerres. Moins courants, les numéros de "Minuit Porte de Namur", hebdomadaire satyrique créé en 1936 par des jeunes gens facétieux au nombre desquels le caricaturiste Jules Lempereur, alias Lem, Marcel Antoine qui

*La Porte de Namur vers 1910.  
On distingue le toit en bulbe  
de l'«Elite», bâtiment  
sis à l'angle de la rue du Bastion  
disparue (coll. M.H.)*

animait le cabaret "la Butte" au-dessus du Théâtre Molière et encore Jacques Stehman, futur critique musical. Cette équipe de joyeux drilles préconisa, à l'approche des élections de 1936, l'avènement du "bonifascisme", entendons "le fascisme des bonnes choses", savourées, on s'en doute, dans leur cadre familial de la Taverne des Deux Bécasses, 6 avenue de la Toison d'Or.

En 1905, l'édilité communale examina un projet qui aurait considérablement bouleversé la physionomie du quartier. Le roi Léopold II avait imaginé d'y faire ériger un monument grandiose, véritable Walhalla, en l'honneur des grandes figures de l'histoire de Belgique. Cette construction se serait trouvée incluse dans un polygone formé par l'avenue Marnix, les rues du Bastion, du Champ de Mars,

d'Edimbourg et les chaussées de Wavre et d'Ixelles. Vu la réprobation qu'il souleva, ce Panthéon, pas plus que son homologue et devancier du plateau de Koekelberg, ne vit jamais le jour. Quand le Conseil communal en débattit, on entendit, parmi d'autres interventions réprobatrices, celle d'Emile Vinck, futur sénateur et fondateur de l'Union des Villes et des Communes de Belgique, qui concluait en ces termes: "*Ce qu'on nous propose, c'est la destruction de la Porte de Namur. Je ne dis pas qu'elle présente quelque chose d'esthétique mais c'est une institution ixelloise et je verrai avec un certain regret disparaître cette Porte de Namur qui est un des quartiers les plus vivants de l'agglomération bruxelloise*". On sait que, par la suite, d'impérieux motifs d'intérêt public aboutirent au résultat redouté autrefois, sans que le souci esthétique

manifesté jadis y gagne, en vérité.

Il fut même envisagé, après l'érection de la tour du Bastion, d'y établir certains services administratifs de l'OTAN. Ce projet ne fut abandonné que pour des raisons de sécurité. La construction de cet immeuble écrasant, précédée par le percement des tunnels de petite ceinture dans les années '50 marqua le déclin définitif d'une atmosphère faite d'élégance et d'esprit mâtiné de bonne humeur.



Tracée entre 1822 et 1829 sur les débris des fortifications, cette large artère fut en premier lieu dénommée boulevard extérieur du Régent, en hommage au baron Erasme Surlet de Chokier (1769-1839), membre du Congrès national et régent du Royaume de février à juillet 1831. Le toponyme actuel, adopté en 1851, se réfère à l'ordre de chevalerie institué par Philippe le Bon à Bruges en 1430, dont l'insigne est un collier d'or à l'extrémité duquel est suspendue une dépouille de bélier, en or également. D'abord conféré par les ducs de Bourgogne jusqu'au décès de Charles le Téméraire, il fut ensuite par les Habsbourgs d'Espagne de 1477 à 1700 et concurremment par les rois d'Espagne et les souverains du Saint Empire jusqu'à la chute de ces deux monarchies en 1923 et 1918.

À l'époque de son ouverture, l'avenue longeait un monticule appelé "butte de la Porte de Namur", nivelé en 1863, dont l'actuelle rue de Stassart constituait le versant opposé. En ce temps-là, elle était bordée de jardins.

Au n° 22 s'élève un hôtel particulier de style éclectique dû à Henri Maquet (1836-1909). Ce dernier prit aussi en charge, au décès de son confrère Alphonse Balat (1818-1895) les transformations et aménagements du Palais royal souhaités par le roi Léopold II.

Des n° 30 à 38, un alignement de magasins de faible hauteur. À cet endroit s'étendait jusqu'en 1877 la propriété du financier Frédéric Fortamps dont le jardin englobait l'actuelle rue Capitaine Crespel. Ces bâtiments au gabarit

inusité en pleine ville furent appelés familièrement et non sans humour "Magasins Bidel" car certains promeneurs imaginatifs y retrouvaient le souvenir des cages de la ménagerie itinérante du même nom qui stationnait auparavant dans ces parages.

Edmond Picard, juriste et homme de lettres, grand voyageur, vécut longtemps au n° 44. Il soutint "*la Jeune Belgique*" créée en 1880 autour de Georges Rodenbach (1855-1898) et Max Waller (1860-1889) mais s'en éloigna à cause de l'intransigeance de ceux-ci en matière artistique. Défenseur de Camille Lemonnier (1844-1913) contre la censure à Paris et à Bruxelles, auteur des "*Pandectes belges*" et initiateur avec l'éditeur Ferdinand Larcier du "*Journal des Tribunaux*", il œuvra sans relâche à promouvoir l'idée de l'âme belge et la néces-

sité d'un sentiment national. Sa demeure accueillait concerts, expositions et conférences ouverts à des hôtes choisis, tels Emile Verhaeren, Jules Destrée, Eugène Demolder, Lemonnier, Iwan Gilkin, parfois venus de l'étranger comme Catulle Mendès, Frédéric Mistral, Henri de Toulouse-Lautrec...

Plus loin se dresse l'église des Carmes déchaussés, de style néo-byzantin, construite en 1861 suivant les plans de l'architecte Appelmans. Autrefois, elle était aussi appelée "église des SS. Joseph et Thérèse" dont les statues reposent dans



*Le jardin du couvent des Carmes, à l'arrière de l'église (coll. M.H.).*

les niches qui flanquent le porche. Les bâtiments conventuels et le jardin s'étendaient à l'arrière du sanctuaire. En leur lieu et place ont été ouvertes des galeries commerciales. "Pourquoi Pas ?" relevait en mai 1914 qu'un carme très répandu dans l'aristocratie du quartier Louise avait



*Sainte Thérèse et Saint Joseph dans leur niche (coll. M.H.).*



*L'Église des Carmes déchaussés vers 1900 (coll. M.H.)*

en chaire de vérité condamné la frivolité vestimentaire féminine et, en particulier, les décolletés profonds. Une opulente baronne fit, paraît-il, savoir que si la nudité de sa gorge offusquait l'ecclésiastique, la nudité des pieds de ce dernier la gênait tout autant...Ce savoureux incident amena, paraît-il, ces religieux à porter désormais de longs bas de laine noire.

Dès son origine, l'avenue a été dévolue au commerce d'articles de luxe, raison pour laquelle d'ailleurs on y a concentré de vastes galeries commerciales. Citons, au fil du temps, parmi maintes maisons, les chausseurs Bally et Walton, les chocolatiers-confiseurs Meyers et Corné, la maroquinerie Delvaux, le Palais des Parfums, la Compagnie Internationale des Wagons-lits, l'hôtel Majestic, les tailleurs Archambeau, Ligot et Charpentier et Bouvy...

Le passant d'aujourd'hui se trouve confronté à un grand choix de productions cinématographiques, à hauteur du complexe "Acropole" qui a absorbé les salles "Avenue" et "Capitole". L'"Acropole", ouvert peu après le deuxième conflit mondial, tire ses origines du "Trocadéro", salle inaugurée en janvier 1914, vouée à la fois au théâtre et au cinéma. C'est en ces lieux, en 1926, qu'apparut en Belgique l'opérette influencée par le jazz, en l'espèce "No No Nanette" que le sémillant Max Alexys (1890-1967, Max Hauber pour l'état-civil) dirigeait en gants blancs et sans baguette; la jeune Violette Warland y tenait le rôle vedette. D'autres salles, le "Théâtre de la Maison d'Art", le Théâtre du Gymnase et le "Casino-Théâtre d'Ixelles", ouvertes vers 1855, n'avaient pas résisté au succès rapide du "Molière".



(coll. Jean De Moye).

## La rue de Stassart

Cette voie, déjà mentionnée sur un plan de 1846, s'inscrit dans le tracé alors pentu et sinueux de la vieille Ganzenstraatje où l'on recensait quatre maisons en 1757. Elle porta successivement les noms de rue Bergère, rue de la Bergerie et ensuite rue du Tir. Les deux premiers toponymes n'étonneront guère à proximité de la rue du Berger; quant au dernier, il s'explique peut-être par le voisinage ancien avec la Grosse Tour, appellation sur laquelle nous reviendrons plus loin.



Le baron Goswin de Stassart.

Le toponyme actuel lui fut attribué en 1855 en l'honneur du baron Goswin de Stassart (1780-1854); son assiette résulte de l'arasement de la butte mentionnée plus haut.

Goswin de Stassart, né à Malines en 1780, étudia en Westphalie et à Paris où il rencontra le jeune Gerlache de Gomery, dont il sera question ultérieurement. Il fut affecté à plusieurs postes dans l'administration préfectorale où il demeura jusqu'en 1814. Appelé à siéger aux États-Généraux du royaume des Pays-Bas de 1821 à 1830, il fut nommé gouverneur de la Province de Namur puis du Brabant. Membre du Congrès national de 1831, sénateur, député et plusieurs fois président et vice-président de ces deux chambres, il fut appelé au sein de l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Arts de Belgique,

dite depuis "thérésienne" et distingué par l'Institut de France qui en fit son correspondant. Bien que catholique, il accepta la grand-maîtrise du Grand Orient de Belgique de 1835 à 1842 afin de tempérer, dans l'intérêt de la dynastie belge, l'influence orangiste dans les loges dont le prince Frédéric avait précédemment la maîtrise. Ses œuvres complètes, comprenant des "Idylles", "Fables" et "Pensées" et des écrits à caractère politique connurent plusieurs éditions avant d'être rassemblées et publiées à Paris en 1855 à l'initiative de l'Institut de France. Citons cet extrait, non dépourvu d'ironie, de "l'Avare au désespoir":

*Par la main du bourreau  
sans doute*

*Le trépas est un déshonneur  
Mais c'est au moins un  
grand bonheur*

*D'être pendu sans qu'il en  
coûte.*

Le bâtiment sis au n° 34 de la rue abritait autrefois l'Union coloniale, émanation de l'Association coloniale, qui, sous l'égide du major René Dubreucq, fédérait les cercles attachés à l'aventure africaine de la Belgique. Après la cession du Congo à la Belgique en 1908, ces bureaux, salles de réunion et salons continuèrent à accueillir Belges et étrangers impliqués dans ce grand dessein. Des manifestations de prestige étaient à l'occasion organisées dans une vaste salle de 700 places. S'y déroulèrent entre autres deux séances d'hommage à Maria Malibran, l'une en septembre 1836, année du centenaire de son décès, la seconde en 1957 à laquelle assistèrent plusieurs célébrités françaises dont Dany Robin, Françoise Fabian, Pierre Fresnay, Jean-Claude Pascal, Jean-Claude Brialy... En 1936, un échevin ixel-

lois dont nous tairons le nom, tint à louer, en des termes marqués par une euphorie anticipée, l'organisation de cette manifestation en l'honneur de la diva dont "*le nom seul évoque... ce charmant édifice dans lequel nos très sympathiques édiles prennent périodiquement leurs ébats*".

De son côté, la cantatrice Maria Callas, qui se produisit en 1959 au Théâtre Royal de la Monnaie, alors dirigé par le ténor ixellois Joseph Rogatchevsky (1891-1985), tint à venir fleurir le buste de Maria Malibran à l'hôtel communal.



Maria Callas.



Joseph Rogatchevsky  
en couverture  
du «Pourquoi Pas ?»  
du 4 décembre 1925.

Auparavant, en novembre 1923, Théo Fleischman avait lancé sur les ondes, avec Maurice Philippon, les premières émissions radiophoniques belges, au départ de studios loués à l'Union coloniale, ce dont témoigne une plaque commémorative. À partir de 1938, l'Institut National de Radio-diffusion, créé en 1930, s'installa dans la Maison de la Radio de l'actuelle place Eugène Flagey. Entre-temps, cet organisme avait occupé les n° 1A et 1B de la rue du Bastion où étaient réalisées les émissions parlées et

une salle, dite "de l'abbaye", voisine du Molière, dévolue aux retransmissions musicales.

Ce quartier semble particulièrement propice à l'exercice de cultes divers: les croyants orthodoxes de rite grec se rassemblent au n° 92 de la rue tandis que leurs homologues d'origine russe convergent vers l'église de la rue des Chevaliers 92. Les fidèles anglicans procèdent à leurs dévotions rue Capitaine Crespel 29. Les tenants d'une liturgie catholique romaine pré-conciliaire ont leur prieuré au 37 rue de la Concorde. Une école maternelle et primaire est voisine de ce sanctuaire.

4

## La rue des Chevaliers

Cette rue, ouverte en 1829 et alignée en 1846, s'appela d'abord rue des

Jardins. Le toponyme actuel est une allusion aux titulaires de l'ordre de la Toison d'Or.

À l'angle de l'avenue du même nom et de la rue des Chevaliers se trouvait le logis d'un sieur Camus, cuisinier au service du roi Léopold Ier. Le souverain s'étant arrêté quelque instant chez son employé, celui-ci, rempli de fierté et peut-être un peu fat, fit aussitôt inscrire la date de cette halte au fronton de la maison. Il n'en subsiste plus trace.

La rue des Chevaliers participait elle aussi à l'ambiance festive du quartier: le club "El Escorial" y ouvrait ses portes dès 15 heures. Il est possible que l'élégance sans reproche de certains membres de la clientèle résultait de la pratique sûre de "John Taylor", maison établie 101, rue de Stassart. —

5

## La rue Keyenveld

Cette voie porta successivement les noms de rue Karreveld et de rue du Champ de Cailloux, traduction française de ce toponyme. Elle traversait en effet une étendue autrefois stérile dont l'aridité contrastait avec le vert paysage des alentours. Les pèlerins en route vers l'Arbre béni l'empruntaient et certains d'entre eux se ménageaient une halte chez un berger dont la maisonnette servait de laiterie et d'estaminet, ce dont témoigne le toponyme d'une rue adjacente.

Au long de cette rue étroite ont séjourné maintes personnalités qu'il convient de mentionner et dont le souvenir est rappelé par une plaque commémorative. Au n° 7 décéda en 1856 le général vicomte Dollin du

Fresnel (° 1787) qui, comme le rappelle une inscription dans la pierre, *"s'illustra pendant les guerres du 1er Empire et combattit pour la cause de l'Indépendance belge"*. Le comédien Georges Vandéric (Georges Van Hove, °1901), fixé au n° 39, s'y éteignit en 1939. Après avoir débuté au Théâtre du Parc, il connut la notoriété à Paris à la fin des années '20, côtoyant Charles Dullin (1885-1949), Jacques Copeau (1879-1949) et Gaston Baty (1885-19452). Jacques Huisman, de passage en 1953 dans la capitale française, parvint à l'intéresser à ses projets et Vandéric devint alors une figure marquante du Théâtre National de Belgique jusqu'à sa mort. Resté modeste quoiqu'animé d'idéaux exigeants, il conçut, entre autres, la mise en scène de *"l'Annonce faite à Marie"* avec Christiane Lenain dans un rôle inhabituel

qui lui valut cette année-là l'Eve du Théâtre.

Au n° 38A naquit en 1910 le journaliste et professeur d'université Paul M. G. Lévy. D'après lui, son père, d'origine française, éprouvait tant de difficultés à prononcer "Keyenveld" qu'il préféra le transformer en "cacahouète" par commodité. Ingénieur commercial de formation, Paul Lévy entra à l'INR au début des années '30 où il se distingua comme reporter. Ayant refusé de servir sous contrôle allemand en 1940, il fut incarcéré au camp de Breendonck jusqu'en novembre 1941. Réfugié à Londres en juillet 1942, il y exerça des responsabilités en rapport avec l'information ou ayant trait à l'inévitable réorganisation d'après-guerre. Il fut à la base du projet "Samoyède" qui visait à remettre sur pied, clandestinement, le

réseau de radiophonie belge car, en mai 1940, les émetteurs nationaux avaient été mis hors service afin d'éviter qu'ils ne tombent intacts aux mains de l'ennemi. Une plaque commémorative apposée sur le flanc de la Maison de la Radio mentionne les noms des journalistes qui succombèrent lors de l'opération. Plus tard, il enseigna à l'Université catholique de Louvain et coordonna encore les services d'information du Conseil de l'Europe.

*Paul Lévy en couverture du «Pourquoi Pas ?» du 1er mars 1946, croqué à Breendonck par Ochs (1883-1971), son compagnon de geôle et illustrateur renommé de ce périodique (coll. M.H.).*



Le n° 48 vit naître Audrey Ruston (1919-1993), fille de Joseph Ruston, sujet britannique et d'Ella Van Heemstra, d'origine hollandaise. En 1931-1932, cette famille séjourna 314 chaussée d'Ixelles et demeura établie en région bruxelloise jusqu'en 1939. En 1953, arrivée aux Etats-Unis d'Amérique, la jeune fille, devenue Hepburn en souvenir d'une aïeule, se hissa au premier rang des actrices de l'époque. Sa carrière culmina avec "Vacances romaines" et "My Fair Lady".



Audrey Hepburn dans «My Fair Lady» en 1964.

Au croisement de la rue du Prince royal a été apposée une plaque signalant le lieu de naissance d'Auguste Perret (1874-1954) qui, avec ses frères Gustave (1876-1952) et Claude (1880-1960), contribua à répandre l'emploi du béton armé dans la construction, sans dissimuler ce matériau mais en exploitant ses différentes techniques de traitement. À Paris, le Théâtre des Champs-Élysées et l'église Saint-Jean de Montmartre témoignent de son apport. Leur père, tailleur de pierre, avait dû s'exiler après la Commune de Paris. Avant d'être restaurés avec respect par les propriétaires actuels, les immeubles des n° 40-44, conjointement avec le 38, abritèrent la résidence principale de François Berden, facteur de pianos renommé, originaire de Kerkrade aux Pays-Bas. Les bâtiments comportaient aussi ateliers et salles d'exposi-

tion et de concert. L'entreprise, ouverte depuis 1836, eut son siège à différentes adresses à Bruxelles mais les héritiers du fondateur poursuivirent leur activité traditionnelle jusque dans les années '50. La rue Keyenveld ne connut pas seulement des demeures cossues et des riverains appelés à connaître la notoriété. Jusqu'en 1873 et 1890 respectivement, les carrés Boret (10 maisons) et Demoor (14 maisons) avaient leur entrée à hauteur des n° 76 et 78. Le promeneur, le passant ou le pèlerin pouvait étancher sa soif à l'angle de la rue du Berger mais aussi, vers 1870, à "la Pomme d'Or", estaminet tenu par le sieur Ch. Lallemand au n° 51. Le café, maintes fois transformé, a récemment cessé son activité. Au n° 56, un personnage pittoresque, Théodore De Rive, dispensait ses talents variés. Il donnait des



leçons particulières "sur toutes les branches de l'instruction"- un prospectus rédigé en anglais l'affirme même membre de sociétés savantes - animait un bureau de placement pour employés et copiait des plans. Ouvrier typographe de formation, il imprimait en 1855 la feuille d'annonces "*le Bulletin d'Ixelles*", bientôt concurrencée par "*la Gazette d'Ixelles*", sa voisine du n° 91. Son confrère Brian Hill, installé au n° 106b, s'en tenait, quant à lui, strictement aux travaux d'imprimerie, dont les documents officiels de l'Athénée d'Ixelles et jusqu'il y a peu, l'imprimeur Henri Kumps officiait aux n° 81-85. Les frères Spalding et leurs successeurs Bunyan occupaient l'immeuble du n° 55, construit en pan coupé au débouché de la rue Keyenveld dans la rue de l'Arbre bénit: cette maison était spécialisée en articles de

sport. En dernier lieu, on y vendit des abat-jours et des luminaires à l'enseigne pittoresque de "chez l'Artiste".

## 6 La rue du Berger

Cette courte voie, élargie en 1858, reprend le tracé d'un ancien chemin vicinal, déjà mentionné au XVIIe siècle, qui accéda au titre de rue du Bœuf Tacheté sous le régime français. Au XIXe siècle, des chauffourniers y surveillaient leurs fours et, comme dit plus haut, un berger à qui l'on confiait chèvres et moutons du voisinage, avait adjoint à sa bergerie une laiterie.

L'avocat Octave Maus (1856-1919), esthète tourné vers la modernité et homme de lettres, eut longtemps sa demeure au fond d'une cour fermée par un haut portail. Il fonda avec son ami



Octave Maus  
par Henri Quittelier (1884-1980).

Edmond Picard la revue "l'Art Moderne" en 1881 et, en 1884, le "Cercle des XX" qui contribua de façon décisive à propager l'art et la musique contemporains, attirant chez nous l'attention sur des artistes tels que Vincent d'Indy (1851-1931), Eugène Ysaye (1858-1931), Guillaume Lekeu (1870-1894), Félicien Rops (1833-1898), James Ensor (1860-1949) et bien d'autres. Les expositions des XX, tenues dans le cadre actuel du Musée d'Art ancien, révélèrent au public belge nombre de futurs maîtres étrangers: Auguste Rodin,

Georges Seurat, Auguste Renoir, Paul Gauguin, Henri de Toulouse-Lautrec... À cette société, dissoute en 1893, succéda "la Libre Esthétique" qui rassemblait, outre les artistes déjà cités, Emile Claus (1849-1924), Eugène Laermans (1864-1940), Henri Evenepoel (1872-1899), Gisbert Combaz (1869-1941)...

Les métiers d'art étaient largement représentés: céramiques de Willy Finch (1854-1930), œuvres du

verrier Raphaël Evaldre et tapis, meubles, tissus d'ameublement et appareils d'éclairage de Henry Van de Velde (1863-1957). Octave Maus fut choisi comme premier président, de 1902 à 1919, de l'Association des Écrivains belges. Wagnérien éclairé, amateur de voyages, il laissa plusieurs volumes consacrés à ces deux activités et quelques toiles de bonne facture. Il se constitua au fil des ans une collection artistique personnelle où Jan Toorop côtoyait Théo Van Rysselberghe et Willy Finch. Lui-même et sa veuve en firent don au Musée d'Ixelles entre 1902 et 1922. Son domicile fut jeté bas dans l'indifférence générale à la fin des années '80.

Abandonnée depuis longtemps et dépouillée de la décoration originelle, le bâtiment s'était dégradé faute d'entretien et avait perdu toute espèce d'intérêt.

## 7 La rue du Prince royal

Autrefois nommée rue de la Pomme ou rue des Pommes, ce qui inspira peut-être le tenancier du cabaret homonyme voisin, cette rue, redressée et élargie en 1861, fut d'abord dédiée au duc de Brabant, fils aîné du roi Léopold Ier et futur Léopold II. À la majorité de ce dernier en 1848, il fut autorisé à porter le titre de prince royal et le toponyme fut modifié en conséquence. Dans le dernier quart du XIXe siècle vint s'établir aux n° 37-41 la confiserie Antoine à laquelle on accédait aussi par la rue Keyenveld et dont la qualité des produits



Deux encarts publicitaires concernant la rue du Berger, parus respectivement en 1883 et 1936.



La chocolaterie-confiserie Antoine en 1925 (coll. M.H.).

fut reconnue de bonne heure, en particulier lors de l'Exposition universelle d'Amsterdam en 1883. La fabrication continua jusqu'en 1974. C'est suite à la cession de terrains par la famille Antoine que les rues

Deux encarts publicitaires de maisons de la rue du Prince Royal (1878 et 1888).

AUX BELLES COULEURS D'ANVERS  
**DESIER-TRUYENS**  
 Teinturier-Imprimeur  
 Spécialité de teintures en tous genres, nettoyage à sec, dégraisage aux acides, blanchiment, nettoyage et nettoyage de linge.  
 11, RUE DU PRINCE ROYAL, 11  
 T. 26 30 L. 26 48

GRANDE MAISON DU POIX  
 CARBONISSEUR  
**CHARBONS DE MARIEFONT**  
 en tous genres  
**HERRMANN OSSAER**  
 25, rue du Prince-Royal, 25, Anvers  
 PHOENIX-RECHARTZ

Grand brûleur	100
Grand brûleur	100
Grand brûleur	100
Grand brûleur	100
Grand brûleur	100
Grand brûleur	100
Grand brûleur	100
Grand brûleur	100
Grand brûleur	100
Grand brûleur	100

Victor Greyson et des Échevins purent être percées en bordure de l'ancien quartier du Cygne en 1890. L'entreprise procédait régulièrement à des distributions de friandises au bénéfice des moins favorisés, petits et grands.

En 1925, la rue comptait trois institutions spécialisées: au n° 41 se trouvait une pension pour dames anglaises, le "Queen Victoria Institute", le n° 59 était occupé par le "Foyer des Orphelins" fondé en 1914 par le docteur Ovide Decroly (1871-1932) alors que l'Institut Lemarinel, au

64, pratiquait deux techniques médicales alors peu courantes, la mécano- et l'électrothérapie.

En 1873, le peintre Cesare dell'Acqua (1820-1904) habitait au n° 73 de la rue. Il excellait dans le portrait, l'évocation historique et les sujets de genre. La "Scena galante", conservée au Musée d'Ixelles, ressort de ces deniers. Invité en Belgique en 1848 par son confrère Louis Gallait (1818-1887), il s'y était fixé et avait contracté mariage avec Caroline van der Elst, union dont naquirent Eva, musicienne et Aline, actrice.



Autoportrait de Cesare Dell'Acqua.



«Scena galante» de Cesare Dell'Acqua (Musée d'Ixelles).

8

## La rue du Prince Albert

La nomenclature des voies publiques d'Ixelles attribue le choix de ce toponyme au prince Albert (1819-1861), époux de la reine Victoria (1819-1901). La rue, projetée dès 1861, ne fut ouverte qu'en 1874, sous le nom de rue de la Paix prolongée. Entre-temps était né au sein de la famille royale Albert, fils du comte Philippe de Flandre, frère du roi Léopold II, à qui il succéda en 1909 sous le nom d'Albert Ier.

Et l'Ixellois, réjoui de la naissance d'un prince belge, d'oublier le prince consort d'Angleterre...

Les bureaux de la société Solvay occupent la majeure partie de la rue du Prince Albert qui s'ouvre d'ailleurs, du côté de la chaussée d'Ixelles, sur un vaste perspective amorcée par le buste du fondateur, Ernest Solvay (1838-1922), dû au ciseau de Victor Rousseau (1865-1954). L'inauguration de ce monument en 1991 ponctua le réaménagement complet de certaines implantations

de la société dans le quartier, réalisé, côté pair, par l'architecte Belpalme.

Les constructions les plus anciennes, datées de 1883, se trouvent en face, en retrait d'une grille. En 1887, Ernest fit asphalter la chaussée à ses frais, initiative alors inédite à Ixelles. Ernest Solvay et ses successeurs Armand, Louis et Ernest-John ont créé et agrandi un empire industriel transnational au départ de l'usine de Couillet où la production de soude débuta en 1865. Son fondateur consacra une partie de sa fortune au progrès

des sciences en subsidiant des Conseils de Physique portant son nom, tenus en 1911 et 1927, qui réunirent entre autres Marie Curie, Albert Einstein, Max Planck, Niels Bohr et Auguste Piccard. Les travaux de la plupart de ces savants furent couronnés par un Prix Nobel dans leur discipline. Cette démarche de mécène se prolongea par la création, avec le médecin Paul Héger et l'industriel Raoul Warocqué de cinq instituts universitaires voués à la recherche dans les sciences humaines et d'une école de commerce, tous situés dans le parc Léopold. Ernest Solvay siégea au Sénat sur les bancs libéraux. Ami d'Emile Vandervelde et d'Hector Denis, il se préoccupa de questions sociales et, en avance sur la législation de l'époque, instaura dans ses usines de Belgique la journée de huit heures en 1907



*Là où s'élèvent les constructions «Solvay» les plus récentes, deux commerces voisins, aux nrs 17, jupons et corsets et 19: pommes de terre et charbons (coll. M.H.).*



*Jardin tracé devant l'auditorium des Établissements Solvay, entre les rues du Prince Albert et de l'Arbre béni.*

et les congés payés en 1913.

*Médaille frappée en l'honneur d'Ernest Solvay, fondateur avec Jean Jadot (1862-1932) du Comité national de Secours et d'Alimentation.*



## La rue de la Grosse Tour

Ce toponyme rappelle l'existence d'une tour d'observation de la seconde enceinte de Bruxelles. Sa construction fut prise en charge par la corporation des drapiers à proximité des lieux où ils exerçaient leur activité, au lieu-dit "Wollendries" ou "Pré aux Laines", soit à peu près au milieu de l'actuelle place Louise, et dont le toponyme de rue aux



La Grosse Tour.

Laines dérive plus directement. Elle fut bâtie durant la première moitié du XVe siècle et se présentait sous la forme d'un édifice circulaire de 26 mètres de diamètre composé d'un rez-de-chaussée et de deux étages, surmonté d'abord d'un toit conique et ensuite d'une terrasse d'où l'on pouvait pointer des bouches à feu. La Grosse Tour ayant perdu au XVIIIe siècle toute fonction militaire, elle servit aux joutes du Serment des Arquebusiers qui s'efforçaient d'abattre l'oiseau placé à son sommet. Elle fut démantelée en 1807, par crainte des autorités impériales de la voir convertie en magasin à poudre. Le marquis d'Arconati-Visconti, baron de Gaasbeek, préfigurant le souci, plus récent, de conservation du patrimoine, avait imaginé d'en faire un château d'eau agrémenté d'un belvédère. Notons enfin qu'à

Saint-Gilles, il existe encore une rue du Tir et une rue de la Perche, ainsi nommées en raison d'exercices similaires sous le fort Monterey. La rue de Stassart aurait pu, révérence gardée envers cette figure éminente, conserver le toponyme de "rue du Tir".

Voltaire (1694-1778) séjourna en 1739 rue de la Grosse Tour chez la marquise du Châtelet (1706-1749) qui l'entourait de sa bienveillante amitié. À cette occasion, la hardiesse de vues de l'homme de lettres et sa causticité lui valurent la méfiance des membres de la société bruxelloise du temps amenés à le rencontrer, ce qui ne surprendra guère. Ceci explique probablement que Voltaire ait qualifié nos contrées dans sa correspondance de "vrai pays d'obédience, privé d'esprit, rempli de foi"...

## La rue de la Concorde

Cette voie, ouverte en 1843, doit peut-être son nom primitif de rue de l'Union à un cabaret du voisinage, à moins que les autorités de l'époque n'aient voulu célébrer l'entente entre catholiques et libéraux des premiers temps de la Belgique indépendante. Après la signature en 1839 du Traité des XXIV articles qui garantissait l'intégrité du territoire national contre les revendications hollandaises, les deux partis reprirent leur liberté et l'on passa à Ixelles de l'Union à la Concorde, pudique et abstraite façon d'entériner peut-être le nouvel état de fait, si la seconde hypothèse est de mise.

Le député et mandataire communal Fernand Cocq (°1861) s'éteignit en 1940 au n° 48 de la rue, où naquit sa fille Suzanne, peintre de

renom dont le Musée d'Ixelles possède plusieurs toiles et eaux-fortes.

Deux plaques commémoratives attirent l'attention du promeneur: l'une à hauteur du n° 54, qui rappelle le souvenir de Marthe Dugard (1905-1984) et l'autre, apposée sur la façade néo-classique d'un ancien hôtel de maître ayant appartenu à la famille du dédicataire, qui témoigne du sacrifice du jeune Arnaud Fraiteur (1924-1943).

Originaire de Verviers où elle pratiquait le théâtre en amateur, Marthe Dugard avait brillé dès avant 1940 au Théâtre Royal du Parc et ensuite au Rideau de Bruxelles. Elle interprétait avec le même talent les pièces roses de Jean Anouilh et la "Sainte Jeanne" de George Bernard Shaw ou "Jeanne au Bûcher" de Paul Claudel. Avec Charles Schauten qui



*Marthe Dugard.*



*Plaque commémorative  
rue de la Concorde  
par Arthur Dupagne  
(1895-1961).*

tenait le rôle de Flambeau, elle incarna l'Aiglon dans la pièce d'Edmond Rostand au Molière.

Les lecteurs d'âge posé se souviennent que le Conseil d'administration de l'Université libre de Bruxelles décida de cesser tout enseignement à partir de novembre 1941 en raison de l'Occupation. S'organisèrent alors des cours clandestins dispensés dans le secret en divers établissements scolaires. Le jeune Fraiteur fréquentait ces cours et, membre des Partisans Armés, participa à plusieurs missions périlleuses parmi lesquelles, en dernier lieu, l'exécution de Paul Colin (1890-1943) le 15 avril 1943. Ce dernier, critique d'art et journaliste éminent, avait mis, à titre de directeur du "*Nouveau Journal*", sa plume au service de l'occupant. Arnaud Fraiteur, aussitôt arrêté, fut pendu à

Breendonck en mai de la même année avec ses camarades André Bertulot et Maurice Raskin. En 1945, l'avenue du Maréchal Pétain fut débaptisée en souvenir d'Arnaud Fraiteur comme le fut, trente ans auparavant, la rue de Vienne au bénéfice du major René Dubreucq.

Edmond Picard fixa au n° 61 le siège de l'Université Nouvelle qu'il contribua à fonder en 1895, suite à un différend majeur avec les autorités de l'ULB. Celle-ci se trouvait encore dans le palais Granvelle de la rue des Sols à Bruxelles. À l'Université Nouvelle, l'enseignement était dispensé sous forme de conférences prononcées par Picard lui-même, Paul Janson (1840-1913), Emile Vandervelde (1866-1938) et Elisée Reclus (1830-1905). Nous reviendrons plus tard sur la genèse de cet établissement dont les

diplômes n'étaient pas reconnus par l'Etat. D'après le ministre François Schollaert (1851-1917), les inscriptions y étaient trop peu nombreuses et le programme quelque peu fragmentaire, à quoi Janson et Picard rétorquaient que le défaut de reconnaissance officielle en était précisément cause. La Commune attribua un subside de 1000 francs à l'Université Nouvelle à partir de 1899 qui prit, peu après, le nom d'Institut des Hautes Études et s'installa 44, avenue Jeanne. La période d'antagonisme entre les deux institutions estompée, cet organisme regagna finalement le giron de l'ULB.



11

## La rue Isidore Verheyden

Cette courte voie évoque le souvenir d'un artiste peintre.

Formé par son père François et sous la férule de Joseph Quinaux (1822-1895) à l'Académie de Bruxelles, il trouva sa voie en l'atelier de Jean-François Portaels (1818-1895). Membre des XX, il se rapprocha de la Société libre des

Beaux-Arts que fréquentaient aussi Constantin Meunier (1831-1905) et Alfred Verwée (1838-1905). Influencé lui aussi par l'esthétique des impressionnistes français, il compta parmi les familiers d'Anna (1848-1933) et d'Eugène Boch (1855-1941) qui avaient rencontré Vincent Van Gogh en 1888 lors d'un séjour en Provence

Anna Boch, domiciliée en bordure des Étangs



*Isidore Verheyden  
par Henri Quittelier.*

d'Ixelles et plus tard rue de l'Abbaye, était apparentée aux fabricants de faïence Villeroy et Boch, et fut



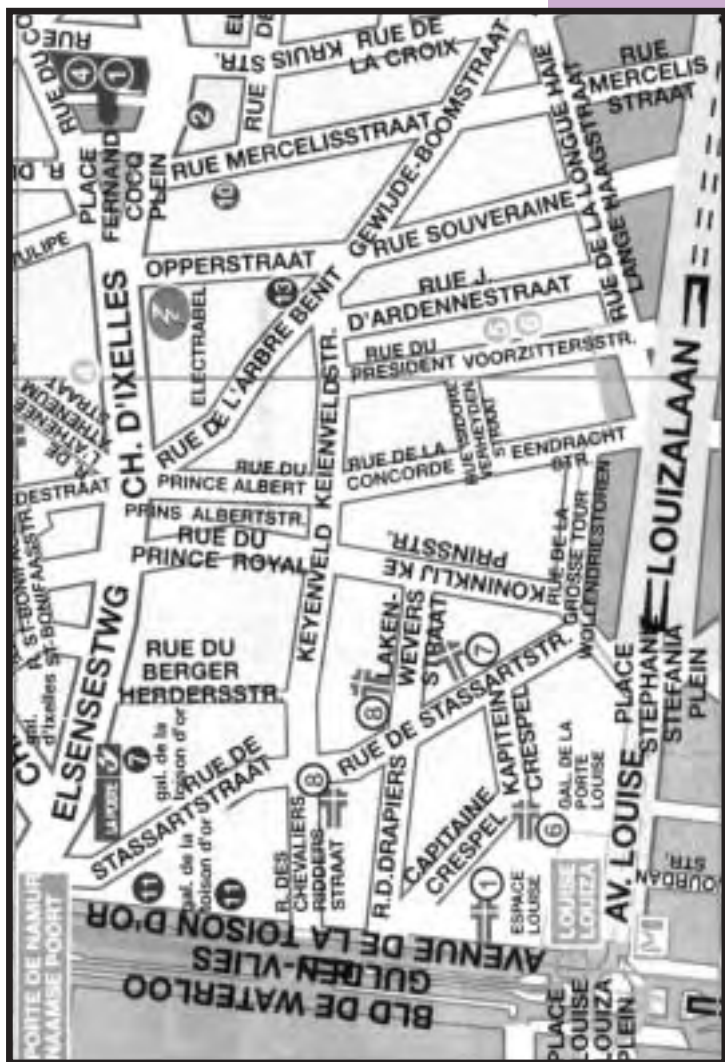
*Paysage de Campine par Isidore Verheyden (Musée Royal des Beaux-Arts - Anvers).*

la seule à acheter une toile à Van Gogh du vivant de celui-ci, les "Vignes rouges", visible au Musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg. Isidore Verheyden (1846-1905) représenta plusieurs fois Anna Boch.

Son œuvre est conservée dans plusieurs musées belges, dont le musée communal. Il s'installa en 1883 au n° 15 de la rue qui porte son nom dans une habitation comprenant un atelier occupé de nos jours par un architecte. L'ensemble a été récemment classé.

À propos de Verheyden, Camille Lemonnier, dans *"l'École belge de Peinture"*, s'exprime en ces termes: *"Une sève l'associa au miracle renouvelé des saisons. Lui aussi vécut près du cœur de la terre et il l'exprima dans son énergie plus que dans ses grâces."* Et de conclure: *"J'aime à le rapprocher, dans ma pen-*

*sée, du panthéisme magnifique d'un Daubigny"*. Le compliment n'était pas mince. Les deux hommes sympathisèrent et le peintre a laissé de l'homme de lettres un portrait dit "à la pelisse" ainsi qu'une figuration du braconnier Cachapès, protagoniste du roman de Lemonnier intitulé *"Un Mâle"*.





**Recherches et rédaction :**  
Michel HAINAUT et Philippe BOVY  
**Documents d'archives et**  
**photographies :**

CERCLE D'HISTOIRE LOCALE D'IXELLES

**Réalisation :**

Laurence MONTENS D'OOSTERWYCK

**Impression :**

Imprimerie communale d'Ixelles

**Ce fascicule a été élaboré**  
**en collaboration avec :**

LE CERCLE D'HISTOIRE LOCALE D'IXELLES asbl

**Si vous souhaitez recevoir les premières**  
**promenades de la série**

**ou vous inscrire pour les suivantes:**

- contactez Paul VAN GOSSUM

Echevin de l'Information

168, chaussée d'Ixelles

1050 Bruxelles

tél. 02/515.61.90 - fax: 02/515.61.92;

- ou venez chercher votre copie  
à la Maison communale.



**Si vous vous intéressez au passé d'Ixelles,**  
**prenez contact avec le Cercle d'histoire**  
**locale d'Ixelles au 02/515.64.11**  
**du lundi au vendredi**  
**de 9h à 12h et de 14h à 16h**



*Couverture avant: Edmond De Praterre, La Porte de Namur  
sous la neige (vers 1886) (coll. Musée communal).  
Couverture arrière: un détail de la fontaine De Brouckère.*

